

Rio de Janeiro, Le 18 Juillet 1876.

1876

Mon cher et aimé Gustave, j'ai du chagrin aujourd'hui,

Mais, j'ai dû ce soir conduire notre petite Gabrielle au *baño* des Leões pour la soigner. Pauvre chère bête; quelle nuit nous allons passer toutes les deux, si tu étais là, au moins pour nous consoler un peu. Enfin patience, il fallait se décider avant une nouvelle crise de dent et prouvois essayer de la tenir jusqu'à 15 mois aurait peut-être fait du mal à l'un ou à l'autre. Il me tarde d'arriver à demain matin pour savoir comment elle a passé cette première nuit. Il est 9 h. je suis seule pour le moment en attendant que Paul et Leonie rentrent. Les enfants sont couchés, Minie est restée au large pour consolider et amuser la petite sans qu'elle sera remplacée par les autres frères, chacun leur tour. Maman et Marie vont passer une mauvaise nuit et je les en remercie, ^{la nuit va bien} mais la bonne leur aidera beaucoup, je l'espère. Papa a un faible très marqué pour la petite Gabrielle car la petite lui tend les bras et ne veut plus le quitter, aussi tous les deux anchas la promène-t-il au large des bêtes, avec un vrai bonheur, il a avec elle une patience qu'il n'a jamais eue avec les autres. Enfin chéri, je ne puis plus causer ce soir avec toi, Paul rentre; à un autre jour, mon bien bien aimé, je te donne à embrasser, un de ces bons baisers, tu sais, mon amour, et je prie Dieu que toi et ma petite bête vous passiez une bonne nuit. Je t'aime

Le 19 juillet. — Il se qu'il paraît notre bête a fait un tel train cette nuit qu'elle a réveillé toute la maison, pauvre chérie, elle serait si heureuse si elle me voyait; je veux ses petits bras servis autour de mon cou! J'aurais tant de bon lait à lui donner et en même temps cela me soulagerait, car cette nuit, passée sans lui donner à téter, m'a donné une montée de lait très forte. Je souffre assez dans ce moment-ci et puis à peine remuer les bras puis ne pourrais-je pas le dire longuement aujourd'hui. Demain je compte prendre d'une paille pour diminuer la force du lait. Si tu savais, chéri, comme je suis chagrin d'avoir été obligée de la soigner avant ton retour, j'aurais tant voulu que tu viesses mon beau nourrisson me prodiguant des

caresses, enfin n'en parlons plus. Ce matin il paraît que notre bébé s'est
réveillée gaie comme d'habitude, espérons que la nuit prochaine sera
meilleure, ce qui me console, c'est qu'elle était déjà servie le jour et man-
geait parfaitement tout ce qu'on voulait bien lui donner, surtout des sou-
pes grasses et de la viande à sucre. Je suis sûre qu'elle l'aimera tou-
jours, d'abord tu as quelque chose qui attire les enfants et puis ma fi-
lle a un faible marqué pour le sexe masculin: ainsi dimanche elle
était au salon à effeuiller une rose, toute la famille était réunie
ainsi que les Tasia, Robert; tout le monde s'est levé, chacun son
tour, pour lui demander une feuille de rose, et bien, elle a refusé à
toutes les dames et en a donné à tous les messieurs. Son bonhomme, c'est
de se promener les dimanches avec son papa ou un de ses oncles.
Tu la retrouveras grande, gaie, vive, à moins que le scorrag et les
dents ne la fatiguent, elle n'a toujours que 4 dents. Tu ne reconnais
plus plus rhonho, il a changé en tout. Moi aussi j'ai changé, je
suis plus resplendissante de santé comme en mars et avril, je ne suis
pas cependant maigre comme les premières années de mon mariage
enfin, chéri, pourvu que tu ne me trouves pas laide et vieillie c'est
tout ce que je demande. Il y a cependant une chose que je conser-
ve toujours, grâce à Dieu, c'est la santé, je n'ai pas souffert de la
moindre indisposition. Ce qui m'a un peu tourmentée tout ces temps
ci, ce sont les dents, malheureusement j'en aurai pour un bon petit
argent chez le dentiste. Il y a 4 jours il a voulu m'arracher une dent
de sagesse, mais il n'a fait que casser la couronne et malheureuse-
ment la racine y est encore quoiqu'il ait essayé de l'arracher 4 fois.
J'ai toujours été très peureuse, et maintenant plus que jamais, j'ai
presque la fièvre quand je pense que je dois y retourner pour évi-
ter que cette racine ne me joue un mauvais tour. Je suis seule
aujourd'hui avec bébé Mathilde et notre petit Gustave, les autres sont
allés distraire la petite sœur, Léonie est allée prendre sa leçon
de piano. Ne pense pas, chéri que je sois triste de rester seule tou-
te la journée, au contraire, plus cela va et plus j'ai envie de chercher
la solitude, du reste depuis 2 mois je reste seule le jour avec nos
enfants et j'avoue que je suis fort contrariée quand quelq'un

vient me déranger. Je t'ai écrit une longue lettre le 16 juillet, à
Dakar, l'as-tu reçue? il se peut que tu l'aies manquée de quel-
ques heures. - Ne va pas voir ta famille J. à Pernambuco, cela me
fera plaisir, ils se conduisent tous si d'ordinaire avec nous. - Hen-
riette est venue au voir le 16, je n'y étais pas, je l'hébergeais en ville,
il y a longtemps que je ne l'ai vue, elle ne vient pas et moi
je ne sors pas, excepté pour aller chez le dentiste. Tu sais peut-être
qu'Henriette a eu la fièvre jaune au commencement de juin
elle est tout à fait remise maintenant et a même repris le travail.
Je faisais savoir de ses nouvelles tous les jours par le copier,
je n'y allais pas moi-même, car j'avoue que j'ai craint de tom-
ber malade et de ne plus te revoir mon bien aimé et si je me
voyais malade, rien que cette idée serait capable de me tuer. Ah!
chéri, mon ami, est ce long, six mois de séparation! Pourvu, mon
Dieu, que tu me reviennes en bonne santé, mais j'espère que oui,
car tes affaires ne t'empêcheront pas. Tu sais, mon ami, que j'aime
passer avant tout, et avoir ton premier regard et ton premier bai-
ser et cependant je pourrais bien les manquer si dans tes lettres tu
ne me dis rien de positif sur ton départ. Je tremble que tu m'as-
ques encore le vapeur du 20 juillet, tu me demandes du courage, chéri,
j'en ai et j'en aurais, et s'il y a lutte chez moi, personne, pas même
celle qui couche chez moi ne le verra, ou du moins ne le sentira
plus, car j'avoue que mon humeur n'est pas toujours égale et c'est
pour cela que j'aime mieux être seule, cependant il faut que
mon entourage ne souffre pas de mon humeur, car on n'a du mérite
à être bon que lorsqu'on a du chagrin, des ennemis, qu'on n'est pas con-
quis et cependant que l'on surmonte tout et que jamais une réponse
trop vive ne vienne vous surprendre. Du reste, mon ami, c'est que
la première fois où tu m'as manquée encore en retard dans ton voyage,
que je suis de plus énervée, le lendemain j'ai déjà repris courage
et je me dis quelquefois que ceux qui me voient doivent se dire
que je prends l'absence de mon mari bien à mon aise. Ah! mon
seul ami, comment cela se fait-il que je t'aime tant, que je ne
puisse plus vivre et être heureuse sans ta présence. Je suis un peu
injuste, vaistu, en me plaignant, mais le bon Dieu ne me punira
pas, Il me comprend, en effet je ne dois qu'être heureuse

de la santé qu'il a accordé à nos 5 beaux enfants et penser à ton
prochain retour, prochain pour les étrangers, mais à moi cela me
semble encore si long, tu n'es même pas encore embarqué, dans ce
moment. Je voudrais savoir ce que tu fais dans ce moment-ci
mais j'espère que tu me le diras toi-même. Les enfants vont bien,
prennent toujours gentiment leurs leçons, ils te couvrent de caresses.
— Je vais maintenant te parler de tout autre chose: Depuis di-
manche Paul vient coucher chez moi. Figures-toi que dans la nuit
du samedi au dimanche nous avons eu des voleurs chez nous, qui
essaient les fenêtres de Charles et de la dépense. Heureusement,
quoiqu'il fût déjà minuit passé, les domestiques étaient encore
réveillés. Le cuisinier a ensuite pris son petit pistolet et Titomona
est venue nous réveiller maman et moi. Naturellement une fois
le coup de pistolet parti et tout le monde de bout, les voleurs
ont pris leur course, on les entendait mais on ne les voyait pas,
la nuit était très sombre. Ils ont disparu derrière les bambus
du fond et le mur est un peu écroulé, on voit leurs traces.
Pour voir s'ils n'avaient pas enlevé nos poules, les deux domestiques
armés sont sortis et à ce moment on a encore entendu des sif-
flements d'en haut du jardin à l'autre, puis cela a été fini. Au
même moment ils passaient deux gardes que j'ai fait appeler, ils
ont examiné tout le jardin et le dessous de maison du voisin
(ma mauvaise voisine, tu sais). La maison est vide depuis trois jours
et toutes les nuits on entend marcher dans le jardin. C'est man-
vais de ne pas avoir de voisin et nous allons rester 3 mois en-
core là, car on répare la maison pour le nouveau propriétaire.
Je t'avouerai que je n'ai pas eu bien peur, il est vrai que c'est
tout le 10 et que je venais de recevoir ta lettre, j'avais donc au-
tre chose qui me préoccupait plus. Je suis cependant plus han-
quille d'avoir Paul la nuit. Il s'est offert très gentiment et plein
d'enthousiasme. Je l'ai installé dans ton cabinet de toilette et il
y est très bien, dans le lit de Néné, et Néné est sur le petit
sofa de notre chambre. Cette nuit le petit chien du fargo d'abord
qui couche aussi chez moi a tellement aboyé que les domestiques
Paul, ^{et moi} comme nous sommes liés et nous avons encore en-
tendu marcher dans le jardin. Paul a visé les bambus et a fait
brûler un coup de son fusil pour les effrayer.

2 Vois, chéri, que lorsque je me mets à bavarder avec toi je n'en fais plus, et faut cependant que je me repose car la montée de
2 **M**ais me fatigue décidément beaucoup, je ne croyais pas tant en avoir. — Les voleurs sont de notre côté de nouveau, comme il y a un an. Le joli petit chalet vert, dans notre rue, où demeure cette dame dont je t'ai parlé ^{et qui part pour l'étranger} a eu des voleurs le mois passé, ils sont montés par une échelle jusqu'à la fenêtre du premier étage et ont volé pour le cortège de reis de bijoux et linges. L'échelle est restée à la fenêtre toute la journée pour la vénéfication de la police, de chez nous on la voyait. Les voleurs n'ont pas eu le temps de s'emporter, ainsi que le portefeuillon avec 400,000 et du linges qui se trouvait éparpillé dans le jardin. Entre nous soit dit, la police est chaque fois plus mal faite à Rio, cette nuit on a volé tous les robinets en cuivre, des fontaines publiques de toute la Gloire. N'aie pas de crainte pour nous, chéri, tu sais que les uns ou les autres sont toujours scellés et puis nous sommes bien gardés maintenant, surtout que nous sommes pieux. J'avoue que je n'ai jamais été aussi calme à ce sujet, on prétend même que je sers me faire de braves. — Hermi et Louisa sont en grand deuil, M^{lle} Campos Porto a perdu ~~sa~~ mère, très âgée déjà et souffrante depuis longtemps. La mère de M^{lle} Mabel est morte de la fièvre peu de jours après être sortie de chez elle. — Emilio a été malade du froid et absent tout le mois de juin, mais le service n'a pas mal été quand même. Les domestiques marchent bien en le reman- tant de temps en temps. — Mille bons baisers pour toi, mon bien aimé et à un autre jour, Je t'aime chaque fois plus et mieux, aime moi bien mon cher petit mari. Baisers des enfants. — Je me suis proposée pendant l'heure et je reprends ma causerie : Si tu trouvais à bord une bonne cuisinière engage-la, décidément, le nôtre se relâche, il faut le remonter trop souvent, enfin peut-être qu'à ton retour il voudra nous faire manger comme il faut. — Pour quoi dis-tu que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas peur de dire que tu m'aimes et combien tu m'aimes ? Je crois bien sûr que vous n'êtes pas très-honnête et que vous voulez faire passer sur vous ce qui me revient. En effet, si je m'en souviens bien, qui est-ce qui devait dans le bateau, que je ne voulais entendre parler

que l'amour et que la vie était plus sérieuse, que Turcotte, au bout de
deux ans de ménage &c. qui est ce qui disait cela ? De plus, qui
est ce qui a commencé à vous écrire tout ce qui lui passait par la
cœur et par la tête, au risque de vous rendre fat, Monsieur ? Tan-
dis que vous, vilain flegme, vous aviez vos affaires qui vous empêchaient
de vous étendre sur des sujets aussi peu dignes d'un mari de 8 ans, et
que ce n'est qu'à Plombières, là où vous n'aviez plus rien ou peu d'affaires
à faire en tête, on peut être encore quelques petites remords de conscience
que vous aviez besoin de calmer (vous me l'avez dit, vous-même, plus
on montre de l'affection à sa femme, plus cette même affection est
en danger) que ce n'est donc qu'à Plombières, dis-je, que vous avez
laissé votre cœur parler et redevenir amant. Petit monstre va, j'
crois que s'il y a quelqu'un qui a peur ou honte de montrer son amour
à une vieille épouse de 8 ans, c'est bien toi, mes lettres au contraire
ne sont que trop longuement composées du même thème. —
Je t'attends pour ta scène de jalousie, et tu me la paieras va !
Pourquoi, mon bien aimé, voulais-tu nous le cacher et voulais-tu jouer
au plus fin, c'est inutile, nous nous aimons et nous nous le sommes
dit cent fois, franchement et de tout cœur ; je ne me retracte pas
et toi non plus j'en suis bien sûr. — Je t'aime. —
Le 20 juillet. — Seulement un petit mot aujourd'hui, mon bien aimé, pour
te souhaiter un bon voyage si tu t'embarques enfin et t'embrasser tendre-
ment. Je n'ai plus me réjouir en pensant que le jour de ton départ
d'Europe est enfin arrivé, j'ai été si souvent désabusée, que je sens
que ma confiance que bonheur de l'attendre me font défaut. Je ne de-
rais être heureuse et ne sentirais que tu es de nouveau réellement à moi que
lorsque je te tiendrai dans mes bras. Je crains chéri, que cette absence
si longue, que cette liberté, que cette vie d'Europe toute différente de celle
d'ici, que la santé, la force d'esprit et de corps que tu sentais en Europe
je crains que tout cela ne te manque ici. Je crains aussi pour moi,
car, mon bien aimé, (dois-je te le dire ?) tu m'as porté si haut dans
tes bonnes et amoureuses lettres, j'en suis si fière si orgueilleuse que
quelquefois depuis longtemps je sentais la réciprocité de notre affection, de
nos pensées qui allaient augmentant chaque année, je suis donc
si fière si heureuse de ~~ce sentiment~~ ^{mon amour} que tu m'as fait dans ton cœur
que je crains et souffrirais trop d'en ~~être dépourvue~~ ^{être dépourvue}. Je me rassure et t'

avec chagrin les deux années où tu souffrais tant et où je ne te comprenais
pas toujours, ce n'est pas que je t'aimais moins dans ce temps-là qu'
aujourd'hui, mais je sens qu'aujourd'hui mon affection aurait le dessus
et que je n'aurais plus de si mauvaises boutades. Peux-tu, tu
souffrais tant et tu avais encore à supporter une femme impatiente.
Si tu savais, mon aimé, comme j'ai été heureuse de lire ta lettre,
ton retour dans le passé, le souvenir de nos bonnes promenades à
Petropolis, à la Tijica qui nous venait en même temps, l'affection
mutuelle qui grandissait dans notre cœur pendant ces six mois
bienheureux où nous nous étudions où j'étais si méfiante de toi
et surtout de moi-même, c'est ton séjour à Plombières que je
dois tous ces bons souvenirs du passé car dans tes affaires, au milieu
de tant de soucis je comprends le peu de loisir qui te reste pour cau-
ser de cœur à cœur, et je ne t'en veux pas cheri aimé; pour qui
travailler tu tant et sembler tu m'oublier? c'est encore pour moi
pour nos enfants chéris et toujours pour nous, tu ne penses pas as-
sez à toi à ce qui te ferait plaisir et c'est mal, doublement mal, car
l'excès de travail te fait mal et de toute façon nous en recevons le
contre coup. J'aime Plombières, d'abord je crois que ces belles eaux
guérissent ton mal et te reposent l'esprit, on voit on sent dans ta
lettre que tu t'y es mieux peut-être un peu, mais que tu es plus cal-
me, mieux portant. Je connais cette ce charmant endroit pour tes
jeux, par les promenades vagabondes, par ces sources d'eau, ces cascades,
ces délicieux petits endroits où nos esprits se confondaient, ou nous étions
si bien à deux, ou tu pensais à moi, tu me regrettais et le soir tu me
dormais encore toutes tes pensées en m'écrivant si gentiment si affectueu-
sement que tu m'aimais, que je te manquais, que tu étais à moi
tout à moi et mille autres choses si douces à entendre d'une bouche ad-
mée. Oui j'aime Plombières il me semble que les arbres, les fleurs
les cascades, tout à gardé quelque chose de toi, de ton être tout entier
et par conséquent de moi aussi et des enfants, nos cinq chéris qui
sont la moitié de nous même; il me semble donc que ces charmants
endroits nous connaissent trop pour que tôt ou tard nous n'y soyons
réunis. Dieu est bon de m'avoir donné tant de bonheur, de me faire
des souvenirs si doux; oui cheri, mon bien aimé, nous repasserons des bons
souvenirs, des bons moments à nous deux, bien à nous seuls et je suis fée
à l'idée te soit venue. Que me parles-tu si vite, méchant-

et le plus cher des chers, presque tous, tu que me parles-tu, de regrets plus
tard si je ne t'en dormais pas de la fortune? des regrets de l'avoir con-
nu! jamais cher de mon cœur, tu ne le sais que trop bien. Il ne
faut pas confondre le chagrin que j'aurais de te voir butter toujours
pour rien, des soucis de l'avenir pour les enfants, avec les regrets d'en
voir mis mon sort entre tes mains; cela ne se peut pas mon aimé
cela ne se pourra jamais, mon aimé cher, au contraire, je suis et serai
toujours avec bonheur à toi toute à toi, si tu savais le frisson qui
me passe par tout le corps quand je pense que je t'appartiens, que
je suis ton bien, ton âme, et comme mon cœur frissonne d'une joie
intense en pensant que tu es à moi tout entier, que nous ne faisons
plus qu'un de corps et d'âme. Des regrets plus tard! cela se peut-il,
je te le demande encore, après tout tout ce que je te dois, c'est toi qui
m'as transformée, c'est toi qui m'as fait croire que je valais quelque chose,
valant la peine d'aimer et d'être aimée. Tu sais que depuis toujours
j'ai été méfiante de moi, et bien, maintenant au risque que toi-même
tu t'effrayes de ton œuvre et me trouves par trop prétencieuse,
je sens que je vauds quelque chose, que tu fais bien de m'aimer, et ne
crains pas, bien aimé, de m'avoir trop flattée, d'être obligé d'être sévère
si tu savais toute la reconnaissance et l'envie que j'ai dans le cœur,
d'ailleurs cela m'est égale Monsieur que nous soyons sévère, nous saurons
d'apaiser la colère par une conduite digne et par un baiser ardent.
Je ne voulais pas t'écrire longuement, mais il y si longtemps que je ne
causse avec toi que j'oublie ma fatigue, le plaisir de me trouver, au
moins en ce point avec toi me fait oublier tout. Je suis restée toute la
journée enfermée dans ma chambre, il fait un temps affreux et la
montée de lait me fatigue toujours beaucoup, mais je me porte bien,
cher, c'est par pure précaution que je ne veux pas me refroidir.
Notre petite Gabie a mieux passé la nuit, la seconde nuit, elle s'est ré-
veillée 3 fois mais la pauvre petite a compris, elle n'a plus rien demandé et
s'est rendormie après avoir bu un peu d'eau. Hier dans la journée elle
était gaie comme un pinson et a bien mangé, c'est ce qui me console,
car lui voir une petite mine souffrante me ferait trop de peine. Les
autres enfants vont bien grâce à Dieu et tous embrassent leur papa joyeux
et sont heureux de savoir que tu t'embarques aujourd'hui, pauvres chers,
pauvres qu'ils ne se trompent pas encore une fois, dans leur attente!
Flatte-toi avec anxiété ta lettre partie le 1^{er} juillet. Je t'aime mon aimé,
je t'aime trop, et c'est si bon, et demain, si Dieu le veut.

M

Le 21 Juillet 1876. Mon chéri, pas encore de lettre de toi, et attendant je vais te donner de nos nouvelles. Bébé Gabrielle a encore passé une très-bonne nuit, je suis enfin contente que le plus mauvais moment soit enfin passé, et pour elle et pour moi. Le lait commence à ne plus tant me fatiguer, il disparaît peu à peu. Bébé est gai et mange bien; pauvre chéri, voilà 3 grands jours que je ne la vois pas du tout, j'aurais essayé d'aller la voir endormie, mais le mauvais temps ne me permet pas cette imprudence. Après demain dimanche, je compte aller au hargo des Léves, lui redemander ses bonnes petites caresses. Quel chagrin, chéri, elle ne me reconnaissait plus, je suis bien que cela reviendra plus tard, mais enfin c'est ennuyeux; je ne voudrais pas cependant paraître bête, qu'elle se souvienne trop bien ce qui lui a manqué tous ces jours-ci. Les autres enfants vont bien, tu les trouveras tous bien changés et physiquement et moralement, O mais c'est si long! Mon chéri, est-ce bien sûr que tu t'es embarqué hier? Je voudrais pouvoir devenir ce que tu fais, ce que tu dis, et ta maladie (mon cauchemar) te laisse-t-elle un peu de répit? Je t'aime, mon bien aimé, et j'attends ta lettre pour continuer de causer avec toi aujourd'hui. —

J'ai reçu ta lettre, attendue avec tant d'impatience, ce soir à 6 heures, elle est si triste ta lettre, tu es si découragé, mon chéri, et cependant je t'avoue que je m'attendais à apprendre que tu étais très souffrant; je le voyais, je le sentais dans ta dernière lettre, que la crise n'était pas loin et cela pour beaucoup de raisons: d'abord la réaction des eaux de Plombières et puis l'excès de travail, les contrariétés, les nuits en chemin de fer, l'air d'une grande ville et ses courses sans fin et fatigantes, tout cela mon bien aimé, après 20 jours d'un repos complet, d'un air valable, de promenades forcées peut-être, mais pour ton bon plaisir qui rafraîchissent ta tête, tes idées; pourquoi, mon chéri vouloir toujours forcer la nature? Je croyais que tu aurais pu finir tes affaires avant Plombières, mais du moment que c'était impossible, il fallait, dès lors, ne plus penser à t'embarquer le 3 et prendre le repos nécessaire; pourquoi vouloir aller jusqu'à Montevideo pour 8 jours d'avance, au lieu de le prendre pour ton repos, à la campagne, bien loin des affaires? Mon chéri, je ne t'attends plus que le 12 août et si Dieu et ta santé le permettent. Je vais tant prier le bon Dieu pour qu'il ne retarde pas plus notre réunion; c'est si long,

mon bien aimé, et tu souffres et je ne suis pas là; plus le temps mar-
che, et plus je regrette n'avoir pu te quitter. Pauvre chéri, si je pouvais
seulement te presser la main, te donner quelques baisers pendant tes en-
nuis, je sais bien malheureusement que cela ne te guérirait pas, mais
cela te donnerait peut-être quelque courage, tu sentirais qu'il y a
quelqu'un là qui t'aime qui ne peut vivre sans toi, et moi de mon
côté je serais bienheureux de souffrir avec toi, de ne pas te savoir seul,
de recevoir un bon baiser quand la douleur se calme et enfin de voir
que c'est pour moi que tu as le courage de tout souffrir. Vois-
tu, si tu souffres à bord, pense à moi, à nos 5 enfants, mais non
pas pour te torturer encore plus l'esprit, seulement pour te dire:
J'ai 6 œufs qui ne battent que pour moi, qui veulent avant tout
ma santé et bien la fortune viendra ou ne viendra pas, dans ce
moment-ci cela ne me regarde pas, à la grâce de Dieu. Crois-
tu mon chéri, que je vais te laisser travailler jour et nuit, à ton
retour, tu te trompes, j'irai te relancer en ville, même à minuit,
et si tu veux te tuer au travail, moi aussi je me tuerai, j'étra-
vaillerai plus que me le permettent mes forces, nos pauvres chéris
n'en seront pas plus avancés et le bon Dieu ne nous bénira pas
plus pour cela, au contraire, il faut, par la sagesse, la patience,
attendre cette bénédiction à arriver plus vite. Je suis presque sûr
que dans quelques temps tu ne souffriras plus autant, pour cela
mon aimé, il faut être sage et éviter tout excès. Je sais déjà
que tu me renverras au diable, que tu te brouilleras avec moi,
mais cela m'est égal, maintenant que je connais le fond de tes
pensées, tu auras beau te mettre en colère, je finirai bien par obte-
nir ce que je veux de toi. — Ce qui me contrarie, c'est que depuis
le 12 juin je ne sais plus si mes lettres te parviennent ou non,
j'espère cependant que tu n'as pas été inquiet et que tu te seras
souvenu que depuis plus d'un mois je t'attends tous les 15 jours. Si
j'avais pu deviner je t'aurais écrit à Paris, quant même, et mes
lettres seraient si bien arrivées, s'est-ce pas, chéri, sans que tu t'y
attendes et au moment où tu souffrais le plus, elles auraient été
si bien reçues (c'est toi qui le dis) et cependant elles ne sont pas
bonnes comme les tiennes, tu ne m'as jamais grondée, ah, si, une
fois, mais si gentiment encore, je ne reconnaissais plus.

mais si enporté, si en colère quand il s'y met. Tu sais que tu m'es
trop gâté, et qu'un mari colère moins que jamais fera quelque
chose de bon de moi. Si tu es à bord, en route pour revenir ici,
ne fais pas d'imprudence, mon bien aimé, ne dors pas sur le pont,
dans les courants d'air, par terre sans couverture, ces-les bains froids si
tu souffres, n'attrappe pas des ordures comme pour ton départ; com-
me je regrette ne pas être là pour te bougonner et aller te réveiller au
beau milieu de la nuit, pour te faire sentir dans ton lit, Pauvre-
chié, j'espère que tu y auras passé toutes tes nuits, dans ton lit et que
ton compagnon de chambre ne t'ennuie pas trop. Je désire aussi
que tu aies plus de bonne compagnie à bord qu'à ton départ de Rio.
Et note Etoile, y penses-tu quelque fois, lui parles-tu de nous tous
qui t'aimons? vois-tu, il me prend la même idée que pendant ton
voyage d'aller, je voudrais arriver tout doucement, te prendre la tête
dans mes bras et t'embrasser là, à cette jolie petite place toute blanche
derrière l'oreille et après la naissance des cheveux, et puis, après
ce premier baiser.... oh, ne tarde plus trop mon bien aimé, c'est si si
long, quand je t'aurai de nouveau dans mes bras, quand je senti-
rai la douceur, le feu de tes baisers, l'état de tes yeux aimants,
je craindrai d'être encore dans un rêve et de le voir s'évanouir
comme tant d'autres. Si je pouvais savoir positivement que tu re-
cevras cette lettre, que tu arrives, que le vapeur n'arrivera pas dans
mon bien aimé, que je pourrai m'informer pour être à bord aussi
tôt que possible, enfin que tu es dans la baie de Rio, à quelques
lieues de moi, quel bonheur! mais je t'avoue que je crains, l'espé-
rance ne me sert plus à rien, c'est toi, mon bien aimé, mon amour,
mon tout, c'est toi qu'il me faut; tes bras autour de ma taille,
nos cœurs qui battent ensemble, ta bouche sur ma bouche et quand
après ces premiers embrassements délicieux je verrai que tu es là,
bien là, assis à mes côtés, ta main dans ma main. Et par là, répon-
dant, riant aux uns et aux autres, alors oui je croirai que tu es
revenu, que tu es à moi de nouveau et que le rêve, c'est la longue
absence. Alors tu pourras aller, venir, parler aux uns aux autres,
jouer avec les enfants les caresser, pourvu que tu me regardes de
temps en temps, même pour une seconde, je n'en demanderai pas da-
vantage; jusqu'à nouvel ordre, mais je crois, chéri, que cet ordre va
être tout d'abord de toi, moi je ne ferai qu'obéir. Quels beaux pu-
iets, mon bien aimé, mais pour sûr Dieu les bénira, cette fois-ci.

prie de bien de ton côté, mon chéri, afin qu'au plus tard le 11 août
 nous soyons réunis, le 11 juillet promettait un si beau jour, mais le
 11 août n'en sera pas moins beau, n'est-ce pas, dearest? — Je t'écris
 un vrai journal, c'est que j'ai la prétention que tu t'ennuies et que tu
 as besoin de quelque chose d'intéressant; après que tu auras lu cette
 longue épître, tu pourras te dire: ma femme est peut-être ennuyeuse
 mais elle a quelque chose de bon: c'est qu'elle m'aime à la folie.
 Revenons à ta lettre d'aujourd'hui, je suis heureuse que les Malais, te
 aient été si gentils pour toi, mais c'était naturel; je suis aussi conten-
 te de voir qu'Olomphe t'aime toujours bien et que cette affection
 t'ait rempli un peu le cœur à Paris. Si tu n'as pas été passer 8
 jours de repos à la campagne, chez elle, je te gronderai bien fort.
 Tu peux m'écrire sans crainte, chéri, je te lis parfaitement bien et mot
 pour mot. Je ne comprends pas pourquoi cette nécessité d'aller à din-
 ges, si j'avais été là, je t'aurais empêché cette fatigue inutile; à moins
 que tu aies été à Marseille, parce que cela t'aura forcé de te reposer
 en route avant d'aller à Bordeaux. Allons, l'auras-tu vue? Ne
 crains rien, mon bien-aimé, tes enfants ne t'oublient pas, au contraire,
 ils font toutes sortes de beaux projets et se disputent tes baisers, tes ca-
 resses, même Rhonho, je suis bien sûre qu'il t'aimera plus qu'à ton dé-
 part, car il est plus grand et pourra mieux partager les jeux des
 petites sœurs. Les enfants disaient aujourd'hui, qu'au retour de papa,
 quinze, ils lui donneraient beaucoup de baisers et d'abracos et puis
 qu'ils iraient jouer pour laisser papa et maman causer ensemble,
 et puis, qu'au bout de 5 minutes ils viendraient l'embrasser de nou-
 veau et retourneraient à leurs jeux pour ne pas trop nous déranger.
 Je leur ai fait ta commission, les 3 aînés se sont récriés en disant
 qu'ils ne t'oublieraient pas du tout et que tu le verrais à ton retour.
 Rhonho, pauvre chéri, a été tout à fait franc, il a dit: «Qu'est-ce que
 es queendo mas au gosto muito muito d'elle?» et en disant cela, il
 m'a sauté au cou et m'a embrassée. On sent, chéri, que ce baiser
 était pour mieux te persuader de son amour. Quant à belle Ya-
 bouille, elle t'aimera, à ne plus vouloir te quitter, au bout de deux
 jours. Mille caresses des enfants, chéri, mille amitiés de la famille et
 de ma part, que pourrais-je bien te donner de nouveau? Rien, car le
 meilleur, le plus pur de moi, t'appartient depuis longtemps. Je t'aime
 follement, je t'embrasse de même, je t'attends avec anxiété. Ta femme
 dévouée aimante, toute à toi *Eugénie Morisset*

12^e) J'ai voulu finir ma lettre au bas de l'autre page, mon bien aimé, mais j'ai encore un petit moment et je prends la plume sans savoir trop ce que je vais te dire. A ce propos, je me rappelle que dans une de tes lettres de Plombières tu me disais que tu bavardais pour bavarder mais que la chronique locale manquait un peu de nouveauté, que dois-tu penser de moi alors, de mes lettres qui ne disent rien absolument de ce qui se passe de par le monde? Moi, pas plus que toi, je ne tiens à savoir ce qui se passe dans le monde, tes lettres me semblent, bonnes, intéressantes, précieuses, parce que tu me parles de toi, de tes affaires, de ceux qui te parlent, des enfants, et pour moi c'est l'univers, c'est tout ce qu'il me faut. De ton côté, je sens bien que mes lettres t'ont fait plaisir et j'en suis fière, donc c'est tout ce qu'il nous faut à l'un et à l'autre. Je suis obligée de fermer ma lettre aujourd'hui même pour la remettre demain matin, à Thèmes, à Paul, après demain étant dimanche et ce jour-là je ne sais jamais à qui, ni à quelle heure remettre ma lettre. Tu sauras donc chéri, que le 22 et 23 tes enfants et moi nous nous portons bien, car s'il y avait du nouveau, j'ajouterais un petit mot à cette lettre. Je te donne deux de nos bons baisers pour ces deux nouvelles joutes. Ma lettre doit partir dans celles de la maison, ils n'ont pas écrit à Dakar, mais doivent l'écrire à Pernambuco. Paul vient de rentrer et de me donner des nouvelles de notre Bebezinka, il paraît qu'elle l'a reçu les bras ouverts, qu'elle est gaie et contente, tant mieux, pauvre bichette. Elle est folle pour les pouspous, elle prend dans ses bras, la presse, l'embrasse, la berce, enfin elle est charmante, et tout cela avec une petite mine si gaie, si gentille. M^{me} Costa Pinto, disait hier qu'elle n'avait jamais vu d'enfant si forte, si grasse, si blanche, si soignée; le fait est qu'elle a deux roses sur ses joues. Je regrette n'avoir pas eu plus tôt sa prédiction pour les pouspous, elle n'en a pas et les petites sœurs n'aiment pas à prêter les leurs, une ayant déjà disparu entre ses mains. Bon papa sachant cela lui en a acheté une en cas de besoin c'est une bonne idée, pour qu'elle ne se casse pas mais la pauvre petite en a peur, chaque fois qu'elle la presse dans ses petits bras, la pouspie crie; Bebezinka n'en voulait

plus, alors on a retué le sifflet de la poupée. Si tu avais su
cela à Paris, tu aurais pu lui en apporter une. — Urbano Paiva
se marie décidément le 2 août, je viens de recevoir une invita-
tion pour le mariage et la soirée, tu comprends si j'irai. —
Maricote Barbosa est mariée et partie pour la roca mais je n'ai
pas eu l'homme d'avoir une participation, Turesta je n'y tenais
pas beaucoup. Elle s'est mariée tout simplement il n'y a eu qu'un
déjeuner de famille puis ils sont partis pour Petropolis. La sœur
mariée et le frère étudiant ne sont même pas venus pour la céré-
monie. — Je t'ai remercié de ton joli souvenir que tu m'as donné
le 11 juillet, dans ma lettre de Dakar, mais craignant que tu ne
la reçoives pas, je veux te dire de nouveau, mon bien aimé, com-
bien cela m'a fait plaisir, quel bon souvenir, pour garder tes
précieuses lettres. J'ai suspendu au cou, un médaillon avec ton
portrait dedans, je ne le quitte ni jour ni nuit, mais ton ima-
ge se trouve surtout empreinte dans mon cœur et dans mon es-
prit, ce sont des forces plus sûres et plus ténaces, rien au moins ne
peut les détériorer. Sais-tu, chéri, que j'ai un faible très marqué
pour toi? Quelqu'un me disait après une légère discussion :
« Oh, quand on parle de ton Gustave, toi, tu oublies tout, et coute
que coute tu lui donnes raison. » C'est vrai, chéri, c'est que je t'a-
ime tant et tu vois que lorsque j'aime quelqu'un je me donne toute
entière, je suis si heureuse de m'être donnée à toi, tu me donnes
cent pour cent mon amour. Adieu, chéri, il faut aller nous coucher,
bonsoir, bonne nuit, bons rêves et prompt retour. Je te couvre de
caresses, de baisers, là, ici, de tous les côtés, je t'aime follement.
A Bahia je te continuerai mon journal, il faut bien que
je rattrappe le temps perdu. Tu es bon mon chéri, mais tu
serais encore meilleur si tu arrivais bien portant. Pense à
moi quand tu souffres et ce vilain mal se radoucira. Tu vois
qu'il fait bon de pêcher dans le désert, si tu continues tant
soit peu avec tes bonnes raisons, je finirai par ne plus être jalou-
se du tout. J'ai une confiance aveugle en toi je t'avouerais cependant
que le passé, ce que je ne connais pas de toi, m'ennuie encore un peu.
J'attends maintenant, le présent, l'avenir, tout est à moi bien à moi à
moi seule, mon bien aimé, mon cher petit mari. Eusébie M